
TRAVAIL INTELLECTUEL ET CONTRAINTES MATÉRIELLES : NOUVEAUX MOYENS ET NOUVELLES EXIGENCES

ANNE-MARIE DROUIN-HANS

Philosophie et de l'éducation et histoire des sciences humaines sont des domaines de recherche où l'écriture et la lecture de textes tiennent une large part, et où le « terrain » est souvent la bibliothèque. Ecrire et lire sont des activités intellectuelles, mais certes non immatérielles ! Ces activités reposent sur des objets qui sont des outils ou des supports pour la pensée.

Au cours de mon expérience professionnelle, j'ai pu voir et vivre une évolution colossale, qui récapitule les diverses étapes des progrès techniques dont bénéficie le monde intellectuel.

Mon premier travail de recherche est mon mémoire de maîtrise (« La découverte de la liberté dans les *Confessions* de Saint Augustin », 1969, s/d Clémence Ramnoux, Nanterre). Mes outils de travail étaient les livres, soit achetés, soit empruntés et lus chez moi, soit lus en bibliothèque. Les notes et les idées étaient rédigées à la main sur des feuilles format A4. Puis, le plan une fois réalisé (après avoir étalé sur le sol la multitude des feuilles de papier, ordonnées peu à peu avec quelques tâtonnements et retours en arrière), la rédaction a été faite à la main, « au brouillon », puis tapée à la machine : une vieille machine sur laquelle il fallait frapper fort, d'autant plus que les photocopies existaient peu et qu'en général, pour avoir des doubles, on mettait plusieurs feuilles, dont certaines très fines (on appelait ces feuilles des « pelures ») entre lesquelles on intercalait des feuilles de carbone. Une faute de frappe impliquait de ressortir légèrement toutes les feuilles à la fois, de gommer la faute sur chacune des feuilles (ce qui en général, malgré des petites pièces de plastique dur, trouées de diverses façons pour pouvoir gommer une seule lettre ou plusieurs sans gommer celles d'à côté, laissait néanmoins des traces peu esthétiques : le « blanc » n'existait pas), puis on remettait tant bien que mal les feuilles à leur place et on tapait la suite, avec parfois de légers décalages de lignes car le papier n'avait pas été remis parfaitement à la même place. Autrement dit, on

hésitait davantage à changer l'ordre des paragraphes, ou à modifier un mot, sauf si vraiment cela paraissait indispensable. Et dans ce cas il fallait souvent recommencer toute la page.

Mon mémoire de DEA (« La sémiologie du geste dans le système de François Delsarte », 1984, s/d François Bresson, EHESS) a été fait dans des conditions un peu plus faciles : la machine à écrire était électrique, les photocopies étaient plus courantes : donc pas besoin de frapper la machine de toutes les forces des doigts, ni de mettre des pelures et des feuilles de carbone. De plus le « blanc » commençait à être utilisé. Le résultat était donc plus facilement propre et présentable. La recherche de documentation a pour ce travail été essentiellement fait dans diverses bibliothèques parisiennes, avec les notes prises à la main, mais aussi la possibilité de faire des photocopies de certaines pages des ouvrages consultés, de certaines illustrations présentes dans ce mémoire. J'ai fait aussi appel à une bibliothèque de province pour obtenir la photocopie de documents manuscrits. Mais la bibliothèque de Baton Rouge en Louisiane, n'a jamais répondu à une demande de renseignement...

Ma thèse (« Gestes et physionomie. Problèmes posés par la conceptualisation du geste signifiant. Seconde moitié du XIX^e siècle », 1989, s/d François Bresson, EHESS) marque une étape supplémentaire dans la technique : les notes sont encore prises à la main dans les bibliothèques (Bibliothèque nationale rue de Richelieu, dite « ancienne BN », ou Bibliothèque Sainte Geneviève essentiellement, et d'autres bibliothèques parisiennes), le plan est élaboré à la main, mais la rédaction se fait directement à l'ordinateur, avec toutes les possibilités de correction, de changement d'ordre des paragraphes, tout ce qui permet une plus grande souplesse d'écriture et de liberté, donc d'exigence, de perfectionnisme. L'ordinateur était de la marque « Amstrad » (qui n'existe plus), sans « souris », et sans programme permettant de faire des notes de bas de page de façon automatique : les notes doivent figurer en fin de texte, et s'il faut en ajouter une, toutes les suivantes doivent être renumérotées. Pour ajouter une note intermédiaire, il faut alors avoir de très importantes raisons. On peu aussi « tricher » en introduisant dans une note déjà existante une idée supplémentaire en s'arrangeant pour que cela ait l'air d'avoir un rapport.

Lorsque j'ai remanié ma thèse pour la publier en 1995 (sous le titre *La Communication non verbale avant la lettre*, L'Harmattan), je disposais d'un nouvel ordinateur, de la marque Apple (un petit « Mac Classic »), et cet outil était plus performant : plus de variétés de polices de caractères, possibilité de faire des notes de bas de page (ou de fin de document) se numérotant automatiquement, possibilité de mises en pages plus sophistiquées (colonnes, tableaux etc.).

Mais ce n'est que quelques années plus tard que l'ordinateur a été, de façon de plus en plus généralisée, associé à internet. Par étapes là encore,

puisqu'au début la connexion se faisait sur la ligne téléphonique, devenue inutilisable pendant tout le temps de la connexion (d'où l'impossibilité de joindre quelqu'un au téléphone, ou d'être joint en même temps que l'on était connecté, à moins de prendre une deuxième ligne téléphonique). C'était la même chose avec le « Minitel », qui, encore à la fin des années 1980 et début des années 1990, était encore assez utilisé en France. Et pendant quelque temps encore, les communications professionnelles se faisaient surtout par téléphone ou courrier postal.

Peu à peu l'usage des messages électroniques s'est répandu, avec une période intermédiaire où seule une partie des chercheurs avait un courriel. Et il n'était pas question encore de joindre des documents attachés : on envoyait les textes à publier sur des disquettes, par la voie postale.

L'état actuel des techniques d'information, de communication, d'élaboration de textes ou documents, d'échanges de documents, de photos, de films etc., est tellement devenu « naturel » qu'on a du mal à imaginer ce passé pourtant proche. Les ordinateurs portables se sont multipliés, et presque tous les chercheurs dans un colloque arrivent avec leur ordinateur sous le bras, ou leur clé USB contenant un power point qui appuiera sa communication. Son usage est d'ailleurs encore tâtonnant, car il est souvent redondant avec les paroles de l'orateur, lorsque celui-ci lit en quelque sorte ce qui est sur l'écran. La question est de savoir si toutes ces facilités techniques changent non seulement nos manières de travailler, mais aussi le fond de nos recherches.

Le copier-coller est un outil à la fois merveilleux et diabolique. Merveilleux en ce qu'il permet de reprendre avec exactitude des citations précises, de réutiliser un passage déjà écrit, ce qui gagne du temps pour les références, les noms propres, les dates etc., qu'on n'a pas besoin d'aller rechercher à nouveau. Mais diabolique dans la mesure où il induit aussi des conduites éthiquement critiquables, et nuisibles à la qualité de la recherche : se contenter de faire du copié-collé, même avec son propre écrit, rend moins vivante la pensée : d'un contexte à l'autre la même idée n'a pas la même nuance, l'enchaînement des étapes de la problématique n'est pas le même. On risque donc, y compris avec ses propres textes, si on ne ré-écrit pas le passage réutilisé, pour l'adapter au nouveau texte, de produire des écrits stéréotypés où disparaît la vitalité de la pensée. Que dire alors quand il s'agit de prendre le texte d'un autre auteur et de le « piller » purement et simplement ! Lorsque ce sont les étudiants qui ont ce genre de pratiques, il faut alors jouer les policiers, et rechercher sur Google telle formule qui semble bizarre, telle rupture de ton... et en général on trouve assez vite. Mais ce type de contrôle transforme le métier d'enseignant en celui d'enquêteur et perd tout son intérêt.

Le statut de l'écrit change aussi, et ceci depuis le début de l'usage d'internet, par le fait que les brouillons ressemblent à des textes achevés : il n'y a plus les ratures, les renvois et cela donne une illusion de perfection... Le brouillon réapparaît cependant si l'on retravaille un texte « à la main » après l'avoir imprimé dans sa première version : on retrouve alors les mots barrés, les renvois d'un paragraphe à une autre place etc. En ce qui me concerne, lorsqu'un texte est plus complexe et long, j'ai besoin de retravailler ainsi, ou même parfois d'interrompre la saisie par ordinateur pour la remplacer par un plan au crayon, avec des flèches, des numéros, des passages entourés etc., des couleurs pour identifier des familles d'idées ou des étapes de la réflexion... Mais il arrive aussi que le plan se dessine seul, avec des déplacements de phrases faits directement sur l'ordinateur, l'introduction de nouvelles idées entre deux paragraphes. Et cela donne un effet magique, comme si le texte se construisait seul, et les idées s'imposaient à travers le jeu de mes doigts.

L'ordinateur n'est plus seulement une machine à écrire perfectionnée permettant de faire des corrections sans ratures, de reprendre un texte indéfiniment (et d'être de plus en plus exigeant, puisque chaque correction ne « coûte » rien), d'en changer non seulement la rédaction mais aussi la mise en page, et de pouvoir en faire des copies lisibles et propres. Il est aussi un outil qui permet d'accéder aux fonds des bibliothèques depuis la pièce de travail, ou même depuis la chaise longue lors d'un week-end à la maison de campagne. Ce qui prenait des heures (de déplacement, d'attente des ouvrages, de prises de notes, même à l'ordinateur) devient accessible en quelques clics, avec la plupart du temps une qualité d'illustration parfaite, et la possibilité de rechercher un mot, un nom, et de savoir en un rien de temps que tel auteur, dans tel ouvrage, n'utilise pas tel mot, ou au contraire, qu'il cite tel ouvrage.

On pourrait penser que ces facilités sont bénéfiques : gain de temps, exactitude des renseignements. Mais la recherche errante, le feuilletage d'un ouvrage, permettait aussi de trouver par hasard un passage inattendu, une remarque essentielle.

C'est sans doute tout un art de savoir utiliser ces nouveaux outils. Ne pas se laisser dominer par eux, être capable de retrouver d'anciennes pratiques pour garder la variété de la créativité. Et aussi, profiter de la rapidité des informations pour prendre aussi le temps de penser.